

DUPARC

1848 - 1933

MELODIES

MARTINE MAHE
VINCENT LE TEXIER
NOEL LEE



HENRI DUPARC

(1848 - 1933)

M E L O D I E S

1	CHANSON TRISTE	(2'45)	10	EXTASE	(3'15)
2	LA VAGUE ET LA CLOCHE	(5'10)	11	LA FUITE	(3'35)
3	L'INVITATION AU VOYAGE	(3'45)	12	SERENADE FLORENTINE	(2'05)
4	ELEGIE	(2'50)	13	SOUPIR	(2'25)
5	LE MANOIR DE ROSAMONDE	(2'30)	14	LE GALOP	(3'05)
6	SERENADE	(2'20)	15	LAMENTO	(2'50)
7	ROMANCE DE MIGNON	(3'35)	16	AU PAYS OU SE FAIT LA GUERRE	(4'20)
8	TESTAMENT	(3'15)	17	LA VIE ANTERIEURE	(4'25)
9	PHIDYLE	(4'55)	© 1993 PIERRE VERANY		

VINCENT LE TEXIER **MARTINE MAHÉ** **NOEL LEE**
baryton/barytone mezzo-soprano piano (*Steinway*)

Couverture : "Oriental assis sur un rocher" (détail). Musée Granet, Aix-en-Provence. Cliché Bernard Terlay

HENRI DUPARC : MÉLODIES

Quel curieux destin que celui d'Henri Duparc ! Universellement reconnu aujourd'hui comme l'un des plus grands compositeurs français de la fin du XIX^e siècle, ce musicien qui eut une longue existence mais une courte carrière interrompue par la maladie, ne doit sa renommée qu'à ses dix-sept mélodies, chefs-d'œuvre incontestables du genre.

Né à Paris le 21 janvier 1848, Henri Fouques-Duparc, dit Henri Duparc, suivit l'enseignement de Franck qui reconnaissait volontiers en lui «le mieux doué de (ses) élèves». Admirateur de Wagner qu'il rencontra lors d'un voyage en Allemagne en 1869, il collabora en 1871 avec Saint-Saëns, Franck, d'Indy, Fauré, Chausson et d'autres à la fondation et à l'essor de la Société nationale de musique, créée pour favoriser le développement de la jeune musique française. Dans les années 1885, les premières atteintes d'une maladie nerveuse devaient hélas prématûrément mettre un frein à une carrière qui s'annonçait si prometteuse. «Sans avoir malheureusement aucune maladie caractérisée, je ne me porte pas bien», écrivait Duparc en 1893 ; «j'ai des douleurs profondes et permanentes dans les reins et dans la tête, surtout à la nuque, des troubles très pénibles de l'ouïe et de la vue, et un incroyable affaiblissement général tant au moral qu'au physique ; en apparence je crois n'avoir guère changé, mais en réalité, je suis déchu et démolî : il en résulte que je ne peux travailler qu'à de très rares moments et avec une difficulté inouïe ; j'en suis affreusement triste et même très profondément malheureux». Enclin aussi à une auto-critique obsessionnelle, il détruisit bon nombre de ses partitions, ce qui suffit à expliquer la minceur de son œuvre. Peu à peu retiré de la vie musicale officielle et atteint d'une infirmité visuelle qui l'empêchait de lire la musique, Duparc vécut encore près de cinquante années d'une vie d'épreuves que sa foi ardente l'aida à supporter. Il s'éteignit à Mont-de-Marsan, le 12 février 1933.

Toutes composées avant 1885, les mélodies de Duparc représentent des modèles achevés d'un genre spécifiquement français. *Cinq Mélodies op. 2* avaient été publiées en 1869 (*Chanson triste*, *Soupir*, *Romance de Mignon*, *Sérénade* et *Le Galop*). Les autres furent insérées (avec *Chanson triste* et *Soupir*) dans le recueil définitif que le compositeur fit paraître en 1911. En dehors de *La Vague et la Cloche*, *Au pays où se fait la guerre* et *Testament*, ces mélodies sont écrites pour voix élevées. Duparc en réalisa lui-même une seconde version pour voix graves et moyennes.

Duparc a été influencé par les plus grands poètes de son siècle autant que par des textes de moindre importance. Voilà pourquoi on a souvent dit que ses goûts littéraires étaient très inégaux. Puisant son inspiration chez Goethe (*Romance de Mignon*) et chez Baudelaire (avec deux chefs-d'œuvre tirés des *Fleurs du mal* : *L'Invitation au voyage* et *La Vie antérieure*), séduit par le lyrisme "objectif" de Leconte de Lisle (*Phidylée*) et de quelques parnassiens tels que François Coppée (*La Vague et la Cloche*), Sully Prudhomme (*Soupir, Le Galop*), Théophile Gautier (*Au pays où se fait la guerre, Lamento, La Fuite*), il se tourna aussi vers des poèmes plus banals de Jean Lahor, Gabriel Marc, Robert de Bonnières, Armand Silvestre et Thomas Moore. En réalité, plus soucieux du contenu et de l'atmosphère d'une poésie que de sa forme, Duparc s'est d'abord attaché à "repenser en musique" le texte poétique et le cas échéant à le transformer de vers en prose. Ces quelques lignes qu'il écrivit à propos de *La Vie antérieure* résument si l'on veut ses théories : «*La Vie antérieure* n'est pas à proprement parler une mélodie mais, plutôt une sorte de poème chanté où j'ai essayé de traduire musicalement la pensée et les admirables vers de Baudelaire». Duparc révisa donc la structure du texte original au moyen d'une prosodie expressive et raffinée, parfois teintée de chromatismes wagnériens (*Romance de Mignon*), souvent proche de l'arioso, du récitatif (*Sérénade, Lamento*) ou de la déclamation (*Le Manoir de Rosamonde, L'Invitation au voyage*), et soutenue par un piano jamais relégué au rôle secondaire d'accompagnateur discret, mais au contraire partie prenante du discours musical et participant au même titre que la voix à l'expression de la mélodie. Qu'il soit harmonique, rythmique ou descriptif, le soutien instrumental est donc chez Duparc tout à fait primordial ; c'est sans doute ce qui le poussa à orchestrer plusieurs de ses mélodies.

Nul mieux peut-être que le musicographe Paul Landormy ne réussit à dépeindre l'art unique d'Henri Duparc : «Un langage des plus choisis, une forme parfaite, de grandes images et de grandes passions, et aussi des sentiments subtils et raffinés, une mélancolie délicate et un peu maladive, mais toujours le souffle d'une inspiration profonde, la phrase large et vibrante, voilà ce qui fait de ces quelques pages un des plus précieux moments de notre art moderne».

Adélaïde de Place

6

HENRI DUPARC : MÉLODIES

Henri Duparc's destiny was indeed a strange one ! Universally recognized today as one of the greatest French composers of the end of the 19th century, this composer, who had a long life but a short career, interrupted by illness, owes his reputation to his seventeen mélodies, which are undoubtedly masterpieces of the genre.

Born in Paris on 21 January 1848, Henri Fouques-Duparc, known as Henri Duparc, followed the teaching of César Franck, who readily recognized in him «the most gifted of (his) pupils». He was an admirer of Wagner, whom he met during a trip to Germany in 1869, and in 1871 he collaborated with Saint-Saëns, Franck, d'Indy, Fauré, Chausson and others in founding and contributing to the success of the Société Nationale de Musique, which was created to encourage and promote contemporary French music. Alas, in about 1885, the first signs of a neurasthenic condition put a brake on a career that looked so promising. «Unfortunately, without having any straightforward illness, I am unwell», wrote Duparc in 1893. «I suffer from severe and constant pains in my kidneys and head, particularly at the nape of the neck, very unpleasant trouble with my hearing and vision, and an incredible general enfeeblement, both moral and physical : outwardly, I believe I have hardly changed, but, in reality, I am fallen and exhausted : the result is that I can work only rarely, and then with the utmost difficulty ; it makes me dreadfully sad and even very profoundly unhappy». He was also inclined to obsessional self-criticism and destroyed many of his scores, which explains why so few of his works have come down to us. He gradually withdrew from official musical life and, suffering from failing eyesight which prevented him from reading music, Duparc spent another fifty years or so suffering great hardship, borne with the help of his ardent faith. He died at Mont-de-Marsan on 12 February 1933.

Duparc mélodies were all composed before 1885, and they are perfect examples of a specifically French genre. The *Cinq Mélodies op. 2* (*Chanson triste, Soupir, Romance de Mignon, Sérénade et Le Galop*) were published in 1869. The others (with *Chanson triste* and *Soupir*) were included in the definitive anthology which the composer had published in 1911. With the exception of *La Vague et la Cloche, Au pays où se fait la guerre* and *Testament*, these mélodies are written for high voices. Duparc himself composed a second version for deep and middle-range voices.

7

Duparc was influenced by the greatest poets of his century as well as by texts of lesser importance. For this reason, it has often been said that his literary tastes were very uneven. Taking his inspiration from Goethe (*Romance de Mignon*) and Baudelaire (two masterpieces from *Les Fleurs du Mal : L'invitation au voyage* and *La Vie antérieure*), captivated by the "objective" lyricism of Leconte de Lisle (*Phidylée*) and some of the members of the Parnassian school of French poetry - for example, François Coppée (*La Vague et la Cloche*), Sully Prudhomme (*Soupir, Le Galop*), Théophile Gautier (*Au pays où se fait la guerre, Lamento, La Fuite*) - he also turned to more commonplace poems by Jean Lahor, Gabriel Marc, Robert de Bonnières, Armand Silvestre and Thomas Moore. In reality, Duparc was more concerned with the content and the atmosphere of a poem than with its form, and he applied himself, above all, to "rethinking (the musical text) in music" and, if need be, transforming it from verse into prose. The following lines, which he wrote about *La Vie antérieure*, could be used to sum up his theories : «*La Vie antérieure* is not strictly speaking a mélodie, but rather a sort of sung poem, in which I have tried to translate musically the ideas and admirable verse of Baudelaire». Duparc thus revises the structure of the original text by means of expressive, refined prosody, sometimes tinged with Wagnerian chromaticisms (*Romance de Mignon*), often close to the arioso, recitative (*Sérénade, Lamento*) or declamation (*Le Manoir de Rosamonde, L'Invitation au voyage*), and supported by a piano which is never relegated to a secondary role as a discreet accompaniment, but, on the contrary, plays an important part in the musical discourse and is on an equal footing with the voice in bringing out the expressive qualities of the mélodie. Be it harmonic, rhythmic or descriptive, the instrumental support is thus absolutely essential in Duparc ; which is no doubt what led him to orchestrate several of his mélodies.

No one better, perhaps, than the musicographer Paul Landormy has managed to describe the unique art of Henri Duparc : «Language that is most select, perfect form, great images and great passions, and also subtle, refined feelings, a delicate, somewhat pathological melancholy, but always profound inspiration, the broad, vibrant phrase : that is what makes these few pages one of the most precious moments in modern art».

Adélaïde de Place
translated by Mary Pardoe

8

à Monsieur Léon MacSwiney
Chanson triste (mezzo-soprano)
Poème de Jean Lahor

Dans ton cœur dort un clair de lune,
Un doux clair de lune d'été.
Et pour fuir la vie importune
Je me noierai dans ta clarté.
J'oublierai les douleurs passées,
Mon amour, quand tu berceras
Mon triste cœur et mes pensées
Dans le calme aimant de tes bras !
Tu prendras ma tête malade
Oh ! quelquefois sur tes genoux,
Et lui diras une ballade
Qui semblera parler de nous,
Et dans tes yeux pleins de tristesses,
Dans tes yeux alors je boirai
Tant de baisers et de tendresses
Que, peut-être, je guérirai...

In your heart there sleeps a moonlight,
A soft moonlight of summer.
And to escape this troublesome life
I shall drown myself in your light.
I shall forget the past sorrows,
My love, when you will cradle
My sad heart and my thoughts
In the loving stillness of your arms !
You will let my wounded head,
Oh ! sometimes rest on your knees,
And you will recite a ballad
That will seem to speak of us,
And in your eyes filled with sadness,
In your eyes then I shall drink
So many kisses and tender caresses
That perhaps I shall recover.

à Monsieur Vincent d'Indy
La Vague et la Cloche (baryton)
Poème de François Coppée

Une fois, terrassé par un puissant breuvage,
J'ai rêvé que parmi les vagues et le bruit
De la mer je voguais sans fanal dans la nuit,
Morne rameur, n'ayant plus l'espoir du rivage...
L'Océan me crachait ses baves sur le front,
Et le vent me glaçait d'horreur jusqu'aux entrailles,
Les vagues s'éroulaient ainsi que des murailles
Avec ce rythme lent qu'un silence interrompt...
Puis, tout changea... la mer et sa noire mêlée
Sombrèrent... Sous mes pieds s'effondra le plancher
De la barque... Et j'étais seul dans un vieux clocher,
Chevauchant avec rage une cloche ébranlée.
J'étreignais la criarde opiniâtrement,
Convulsif et fermant dans l'effort mes paupières,

Once, felled by a powerful potion,
I dreamed that among the waves and the noise
Of the sea, I rowed without lantern in the night,
Sad rower, never hoping to reach the shore again...
The ocean spat its foam on my forehead,
And the wind froze with horror the very
marrow of my bones,
The waves tumbled down like walls
With a slow rhythm, broken by a silence...
Then, all was changed... the sea and
its black fray founedered...
Under my feet the bottom of the boat collapsed...
And I found myself alone in an old steeple,
Riding furiously on a swinging bell.
I clasped the noisy bell stubbornly,

9

Le grondement faisait trembler les vieilles pierres,
Tant j'activais sans fin le lourd balancement.
Pourquoi n'as-tu pas dit, ô rêve, où Dieu nous mène ?
Pourquoi n'as-tu pas dit s'ils ne finiraient pas
L'inutile travail et l'éternel fracas
Dont est faite la vie, hélas, la vie humaine !

à Madame Henri Duparc
L'Invitation au Voyage (baryton)
Poème de Charles Baudelaire

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble,
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes frères yeux,
Brillant à travers leurs larmes.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.
Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière !
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté !

Convulsively, closing my eyes in the effort.
The roaring made the old stones tremble
As I quickened continually the heavy swinging.
Why did you not tell, oh dream, whither
God leads us ?
Why did you not tell if it will ever end,
The useless toil and the eternal turmoil
Which make up life, alas ! the human life !

My child, my sister,
Think how sweet it would be
To go down there, to live together,
To love free from care,
To love and to die
In the land that resembles you !
The moist suns
Of these misty skies,
To my mind, have the charm,
So mysterious,
Of your treacherous eyes,
Sparkling through their tears.
There, everything is order and beauty,
Luxury, calm and pleasure !
See on these canals
The sleeping boats
That capriciously like to roam ;
'Tis to satisfy
Your slightest wish
They have come from the ends of the world.
The setting suns
Again clothe the fields,
The canals, the whole town,
With hyacinth and gold ;
The world falls asleep
In a warm light !
There everything is order and beauty,
Luxury, calm and pleasure !

à la mémoire d'Henri de Lassus
Elégie (mezzo-soprano)
D'après le poème de Thomas Moore

Oh ! ne murmurez pas son nom !
Qu'il dorme dans l'ombre,
Où froide et sans honneur repose sa dépouille.
Muettes, tristes, glacées, tombent nos larmes,
Comme la rosée de la nuit,
Qui sur sa tête humecte le gazon ;
Mais la rosée de la nuit, bien qu'elle pleure,
Qu'elle pleure en silence,
Fera briller la verdure sur sa couche
Et nos larmes, en secret répandues,
Conserveront sa mémoire fraîche et verte
Dans nos cœurs.

à Monsieur Robert de Bonnières
Le Manoir de Rosamonde (baryton)
Poème de Robert de Bonnières

De sa dent soudaine et vorace,
Comme un chien l'amour m'a mordu...
En suivant mon sang répandu,
Va, tu pourras suivre ma trace...
Prends un cheval de bonne race,
Pars, et suis mon chemin ardu,
Fondrière ou sentier perdu,
Si la course ne te harasse !
En passant par où j'ai passé,
Tu verras que seul et blessé
J'ai parcouru ce triste monde.
Et qu'ainsi je m'en fus mourir
Bien loin, bien loin, sans découvrir
Le bleu manoir de Rosamonde.

Oh, do not whisper his name !
Let him sleep in the shade,
Where cold and without glory repose his remains.
Silent, sad and cold fall our tears,
Like the dew of the night,
Which over his head moistens the grass ;
But the dew of the night, though it weeps,
Though it weeps in silence,
Will make the verdure on his resting place glitter,
And our tears, shed in secret,
Will keep his memory fresh and green
In our hearts.

With its sudden and voracious teeth,
Like a dog love has bitten me.
If you follow my blood that was shed,
You could easily find my trail.
Take a horse of good breed,
Go and follow my arduous road,
Through pitfalls and lost trails,
If the chase will not make you weary !
Passing where I have passed,
You will see that alone and wounded
I travelled over this sorrowful world.
And thus I wrought my own death
Far, far away, without discovering
The blue manor of Rosamund.

à mon ami Noël Guenau de Mussy

Sérénade (baryton)

Poème de Gabriel Marc

Si j'étais, ô mon amoureuse,
La brise au souffle parfumé,
Pour frôler ta bouche rieuse,
Je viendrais craintif et charmé.

Si j'étais l'abeille qui vole,
Ou le papillon séducteur,
Tu ne me verrais pas, frivole,
Te quitter pour une autre fleur.

Si j'étais la rose charmante,
Que ta main place sur ton cœur,
Si près de toi toute tremblante,
Je me fanerais de bonheur.

Mais en vain je cherche à te plaire,
J'ai beau gémir et soupirer,
Je suis homme, et que puis-je faire ?
T'aimer... Te le dire... Et pleurer !

à Madame Léon MacSwiney

Romance de Mignon (mezzo-soprano)

Poème de Goethe

Le connais-tu, ce radieux pays,
Où brille dans les branches l'or des fruits ?
Un doux zéphyr embaume l'air,
Et le laurier s'unît au myrte vert,
Le connais-tu ? Le connais-tu ?
Là-bas, là-bas, mon bien-aimé,
Courons porter nos pas,
Là-bas, là-bas, mon bien-aimé,
Là-bas, là-bas !

O my beloved, were !
The breeze with its fragrant breath,
To gently touch your laughing lips,
I would come, timorous and enchanted.

Were I the bee that flies,
Or the seductive butterfly,
You would not see me frivolement
Leave you for another flower.

Were I the charming rose,
Which your hand clasps to your heart,
All a-quiver at being so close to you,
I would fade away with happiness.

But in vain do I seek to please you,
However much I moan and sigh,
I am a man, and what can I do ?
Love you... Tell you so... And weep !

Le connais-tu, ce merveilleux séjour
Où tout me parle encore de notre amour,
Où chaque objet me dit avec douleur :
Qui t'a ravi ta joie et ton bonheur ?

Le connais-tu ? Le connais-tu ?
Là-bas, là-bas, mon bien-aimé,
Courons porter nos pas,
Là-bas, mon bien-aimé,
Courons porter nos pas,
Courons, mon bien-aimé,
Là-bas, là-bas !

à Madame Henri de Lassus

Testament (mezzo-soprano)

Poème d'Armand Silvestre

Pour que le vent te les apporte
Sur l'aile noire d'un remord,
J'écrirai sur la feuille morte
Les tortures de mon cœur mort !
Toute ma sève s'est tarie
Aux clairs midis de ta beauté,
Et, comme à la feuille flétrie
Rien de vivant ne m'est resté,
Tes yeux m'ont brûlé jusqu'à l'âme,
Comme des soleils sans merci !
Feuille que le gouffre réclame,
L'autan va m'emporter aussi...
Mais avant, pour qu'il te les porte
Sur l'aile noire d'un remord,
J'écrirai sur la feuille morte
Les tortures de mon cœur mort !

à Ernest Chaussin

Phidylé (baryton)

Poème de Leconte de Lisle

L'herbe est molle au sommeil
Sous les frais peupliers,
Aux pentes des sources moussues,
Qui dans les prés en fleur
Germant par mille issues,
Se perdent sous les noirs halliers.
Repose, ô Phidylé !

Do you know that wondrous place
Where everything still speaks to me of our love,
Where every object says to me with sorrow :
Who has robbed you of your joy and happiness ?
Do you know it ? Do you know it ?
Yonder, yonder, my love,
Let us run,
Yonder, my love,
Let us run,
Let us run, my love,
Yonder, yonder.

So that the wind carries them to you
On the black wings of remorse,
I shall write on a dead leaf
The torments of my dead heart.
All my strength has been sapped
In the bright sunlight of your beauty.
And, like unto the withered leaf
Nothing of life is left in me ;
Your eyes have seared my soul,
Like suns without mercy !
A leaf which the whirlwind claims,
The storm will sweep me away too...
But before then, so that it carries them to you
On the black wings of remorse,
I shall write on the dead leaf
The torments of my dead heart !

The grass is soft for slumbering
Under the cool poplar trees
By the slope of the mossy springs,
Which in the flowering meadows,
Sprouting in thousands,
Lose themselves among the dark thickets.
Rest, oh Phidylé !

Midi sur les feuillages
 Rayonne et t'invite au sommeil !
 Par le trèfle et le thym,
 Seules, en plein soleil,
 Chantent les abeilles volages ;
 Un chaud parfum circule
 Au détour des sentiers,
 La rouge fleur des blés s'incline,
 Et les oiseaux, rasant de l'aile la colline,
 Cherchent l'ombre des églantiers.
 Repose, ô Phidylé !
 Mais, quand l'Astre,
 Incliné sur sa courbe éclatante,
 Verra ses ardeurs s'apaiser,
 Que ton plus beau sourire
 Et ton meilleur baiser
 Me récompenseront de l'attente !

à Monsieur Camille Benoit

Extase (baryton)

Poème de Jean Lahor

Sur un lys pâle mon cœur dort
 D'un sommeil doux comme la mort...
 Mort exquise, mort parfumée
 Du souffle de la bien-aimée...
 Sur ton sein pâle mon cœur dort
 D'un sommeil doux comme la mort...

duo

La Fuite (mezzo-soprano et baryton)

Poème de Théophile Gautier

Au firmament sans étoile
 La lune éteint ses rayons,
 La nuit nous prête son voile,
 Fuyons, fuyons !

Noonday on the leaves
 Sparkles and invites you to slumber !
 Among the clover and the thyme,
 Alone in the full sunshine,
 The bees hum in their flight ;
 A warm perfume fills the air
 At the turn of the paths ;
 The red poppy is drooping,
 And the birds, grazing the hill with their wings,
 Seek the shade of the wild rosebushes.
 Rest, oh Phidylé !
 But, when the orb
 Descending in its brilliant curve
 Will coll its smouldering heat.
 Let your loveliest smile
 And your tenderest kiss
 Reward me for waiting !

On a pale lily my heart is asleep
 In a slumber sweet like death...
 Exquisite death, death perfumed
 By the breath of my beloved...
 On your pale bosom my heart is asleep
 In a slumber sweet like death...

In the starless firmament
 The moon extinguishes its rays,
 Night lends us its veil.
 Let us flee, let us flee !

Ne crains-tu pas la colère
 De tes frères insolents,
 Le désespoir de ton père,
 De ton père aux sourcils blancs ?
 Que m'importe mépris, blâme,
 Dangers, malédictions,
 C'est en toi que vit mon âme,
 Fuyons, fuyons !

Le cœur me manque. Je tremble,
 Et dans mon sein traversé
 De leur kandjar il me semble
 Sentir le contact glacé.
 Née au désert ma cavale
 Sur les blés, dans les sillons,
 Volerait, des vents rivale,
 Fuyons, fuyons !

Au désert infranchissable,
 Sans parasol pour jeter
 Un peu d'ombre sur le sable,
 Sans tente pour m'abriter.
 Mes cils te feront de l'ombre,
 Et la nuit, la nuit nous dormirons
 Sous mes cheveux, tente sombre.
 Fuyons, fuyons !

Si le mirage illusoire
 Nous cachait le vrai chemin,
 Sans vivres, sans eau pour boire,
 Tous deux nous mourrions demain.
 Sous le bonheur mon cœur ploie,
 Si l'eau manque aux stations,
 Bois les larmes de ma joie.
 Fuyons, fuyons !

Au firmament sans étoile
 La lune éteint ses rayons,
 La nuit nous prête son voile
 Fuyons, fuyons !

Mes cils te feront de l'ombre,
 Et la nuit nous dormirons
 Sous mes cheveux tente sombre.
 Fuyons, fuyons !

Do you not fear the anger
 Of your insolent brothers,
 The despair of your father,
 Your father with his snowy brows ?
 What do I care about scorn, blame,
 Dangers, maledictions !
 My soul lives in you.
 Let us flee, let us flee !

I have not the heart, I tremble,
 And in my breast pierced
 By their kandjar methinks
 I feel the icy touch.
 Born to the desert, my mare
 Would fly o'er the corn-fields, the furrows,
 Vying with the winds.
 Let us flee, let us flee !

In the impassable desert,
 Without a parasol to cast
 A little shade on the sand,
 Without a tent to shelter me...
 My eyelashes shall give you shade,
 And at night, at night we shall sleep
 Beneath the dark tent of my hair.
 Let us flee, let us flee !

If the illusive mirage
 Should hide the right way from us,
 Without provisions, without water to drink,
 We should both die tomorrow.
 My heart is heavy with happiness,
 If there is not enough water when we stop,
 Then drink the tears of my joy.
 Let us flee, let us flee !

In the starless firmament,
 The moon extinguishes its rays,
 Night lends us its veil.
 Let us flee, let us flee !

My eyelashes shall give you shade,
 And at night we shall sleep
 Beneath the dark tent of my hair.
 Let us flee, let us flee !

à Monsieur Henri Cochin
Sérénade Florentine (baryton)
Poème de Jean Lahor

Etoile dont la beauté luit
Comme un diamant dans la nuit,
Regarde vers ma bien-aimée
Dont la paupière s'est fermée.
Et fais descendre sur ses yeux
La bénédiction des cieux.
Elle s'endort... Par la fenêtre
En sa chambre heureuse pénètre ;
Sur sa blancheur, comme un baiser,
Viens jusqu'à l'aube te poser
Et que sa pensée, alors, rêve
D'un astre d'amour qui se lève !

à ma Mère

Soupir (mezzo-soprano)
Poème de Sully-Prudhomme

Ne jamais la voir ni l'entendre,
Ne jamais tout haut la nommer,
Mais, fidèle, toujours l'attendre,
Toujours l'aimer !
Ouvrir les bras, et, las d'attendre,
Sur le néant les refermer !
Mais encor, toujours les lui tendre
Toujours l'aimer.
Ah ! ne pouvoir que les lui tendre
Et dans les pleurs se consumer,
Mais ces pleurs toujours les répandre,
Toujours l'aimer...
Ne jamais la voir ni l'entendre
Ne jamais tout haut la nommer,
Mais d'un amour toujours plus tendre
Toujours l'aimer. Toujours !

Star, whose beauty shines
Like a diamond in the night,
Look down on my beloved
With her eyelids closed.
And let upon her eyes descend
The blessing of the skies.
She slumbers... Through the window
Enter her blissful chamber ;
On her whiteness, like a kiss,
Repose until dawn,
And may her thoughts then dream
Of a star of love that arises !

Never to see nor to hear her,
Never to call out her name,
But, faithfully, always to wait for her,
Always to love her !
To pen one's arms out, and tired of waiting,
To close them on the void !
But yet, always to hold them out to her,
Always to love her.
Ah ! —nothing left but to hold them out to her
And to exhaust oneself in tears,
Always to shed these tears,
Always to love her...
Never to see nor to hear her,
Never to call out her name
But with a love, always more tender
Always to love her. Always !

Le Galop (baryton)
Poésie de Sully-Prudhomme

Agite, bon cheval, ta crinière fuyante,
Que l'air autour de nous se remplit de voix,
Que j'entende craquer sous ta corne bruyante
Le gravier des ruisseaux et les débris des bois.

Aux vapeurs de tes flancs mêle ta chaude haleine,
Aux éclairs de tes pieds ton écume et ton sang.
Cours, comme on voit un aigle, en effleurant
la plaine,
Fouetter l'herbe d'un vol sonore et frémissant.

Allons ! Les jeunes gens à la nage, à la nage,
Crie à ses cavaliers le vieux chef de tribu,
Et les fils du désert respirent le pillage,
Et les chevaux sont fous du grand air qu'ils ont bu.

Nage ainsi dans l'espace, ô mon cheval rapide,
Abreuve-moi d'air pur, baigne-moi dans le vent.
L'étrier bat ton ventre, et j'ai lâché la bride.
Mon corps te touche à peine, il vole en te suivant.

Brise tout, le buisson, la barrière ou la branche.
Torrents, fossés, talus, franchis tout d'un seul bond.
Cours, cours, je rêve et sur toi, les yeux clos,
je me penche,
Emporte, emporte-moi dans l'inconnu profond !

Good charger, shake your flying mane,
May the air round about us be filled with voices,
May I hear the gravel in the streams
And the twigs in the woods crack beneath your hooves.

With the steam from your flanks mingle your hot breath,
With the lightning of your feet your lather and your blood.
Run, like an eagle, skimming over the plain,
Whipping the grass in its sonorous, quivering flight.

Come on, you young men ! Swim, swim !
Cries the old tribal chief to his horsemen ;
And the sons of the desert breathe forth pillage,
And the horses are crazed with the open air they have quaffed.

Swim thus in space, o my speedy charger,
Give me my fill of pure air, bathe me in the wind.
The stirrup beats agains your belly, and I have loosed the bridle.
My body barely touches you, it flies in your wake.

Break everything, the bush, the fence or the branch.
Torrents, ditches, banks, clear them in a single leap.
Run, run, I am dreaming and, with eyes closed,
I lean upon you.
Carry me, carry me away into the deep unknown !

à Monsieur Gabriel Fauré

Lamento (mezzo-soprano)

Poème de Théophile Gautier

Connaissez-vous la blanche tombe
Où flotte avec un son plaintif
L'ombre d'un if ?
Sur l'if une pâle colombe,
Triste et seule au soleil couchant,
Chante son chant.
On dirait que l'âme éveillée
Pleure sous terre à l'unison
De la chanson,
Et du malheur d'être oubliée
Se plaint dans un roucoulement,
Bien doucement.
Ah ! jamais plus près de la tombe
Je n'irai, quand descend le soir
Au manteau noir,
Ecouter la pâle colombe
Chanter, sur la branche de l'if,
Son chant plaintif !

à Mademoiselle Eugénie Vérin

Au pays où se fait la guerre (mezzo-soprano)

Poème de Théophile Gautier

Au pays où se fait la guerre
Mon bel ami s'en est allé
Il semble à mon cœur désolé
Qu'il ne reste que moi sur terre.
En partant au baiser d'adieu,
Il m'a pris mon âme à ma bouche.
Qui le tient si longtemps, Mon Dieu ?
Voilà le soleil qui se couche,
Et moi toute seule en ma tour
J'attends encore son retour.

Do you know the white tomb
Where with a plaintive sound floats
The shadow of a yew-tree ?
On the yew-tree a pale dove,
Sad and alone in the setting sun,
Sings its song.
One would say that the awakened soul
Weeps under the earth in unison
With the song.
And of the misfortunes of having been forgotten
Complaints, cooing
Very softly.
Oh ! never more near the tomb
Shall I go, when evening descends
With its dark mantle,
To hear the pale dove
Sing, on the branch of the yew-tree,
Its plaintive song !

Les pigeons sur le toit roucoulent
Roucoulent amoureusement,
Avec un son triste et charmant ;
Les eaux sous les grands saules coulent
Je me sens tout près de pleurer,
Mon cœur comme un lys plein s'épanche,
Et je n'ose plus espérer,
Voici briller la lune blanche,
Et moi toute seule en ma tour
J'attends encore son retour...

Quelqu'un monte à grands pas la rampe.
Serait-ce lui, mon doux amant ?
Ce n'est pas lui, mais seulement
Mon petit page avec ma lampe.
Vents du soir, volez. Dites-lui
Qu'il est ma pensée et mon rêve
Toute ma joie et mon ennui
Voici que l'aurore se lève,
Et moi toute seule en ma tour
J'attends encore son retour.

The pigeons on the roof coo,
Bill and coo amorously :
A sad yet charming sound ;
The waters flow beneath the great willows
And I am on the verge of tears ;
My heart, like a blooming lily, pours
forth its feelings,
And I dare not hope.
And now the white moon is shining,
And here am I alone in my tower
Still awaiting his return...

Someone strides up the ramp :
Could it be he, my sweet lover ?
'Tis not he, 'tis but my little page
Bearing my lamp.
Winds of evening, go fly ! Tell him
He is my thoughts and my dreams,
All my joy and my grief.
And now the dawn is breaking,
And here am I alone in my tower
Still awaiting his return...

à Monsieur J. Guy Ropartz

La Vie antérieure (baryton)

Poème de Charles Baudelaire

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.
Les houles, en roulant les images des cieux,
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout puissants accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux...
C'est là, c'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs,
Et des esclaves nus tout imprégnés d'odeurs,
Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir.

I dwelled a long time in vast pillared halls
Which the sun rays of the sea coloured with
a thousand lights,
And which their great columns, straight and majestic,
Made, at night, alike to grottos of basalt.
The surging waves, rolling along the reflections
of the skies,
Intermingled in a solemn and mystical way
The all-powerful chords of their rich music
With the sunset's hues reflected in my eyes...
There, there is where I lived in calm voluptuousness
Amidst the azure, the waves and the splendors,
Amidst nude slaves impregnated with scents,
Who refreshed my brow with palm leaves,
And whose sole care was bent on fathoming
The painful mystery that made me languish.